

À la vérité, plus nous étudions les messes dramatiques modernes et plus nous restons convaincus que les compositeurs se sont étudiés à produire des effets musicaux qui se soutiennent par eux-mêmes sans le concours nécessaire du texte ; ce fait prouve à lui seul que l'on a touté de faire de l'interprétation sans mandat. Ajoutez l'exécution ordinairement difficile de cette musique laissant rarement aux chantres et aux auditeurs le temps et la liberté de s'arrêter au sens des paroles qui sont chantées et vous aurez une raison de plus pour comprendre pourquoi aucune pièce musicale moderne quelque belle, quelque savante qu'elle soit, n'a encore été acceptée—Palestrina lui-même, pourtant si sévère, n'a pu faire entrer ses *Moïets* et ses *Messes* dans un recueil de chants liturgiques. O jalousie de l'Église pour son chant !

“ Le plain-chant, dit d'Ortigue, est une mélodie sublime d'un charme indéfinissable ; et son caractère est incommunicable, comme le caractère de tout ce que la religion a consacré. Comme il n'a aucune des formules arrêtées et en quelque sorte palpables de l'art séculier, il semble ne pas toucher la terre. Tandis que la plus belle musique n'est souvent comprise que par l'esprit, le plain-chant est compris par le cœur. C'est la prière modulée suivant le simple élan de l'âme. Il n'y a rien en lui qui se prête à l'expression individuelle ; dans son expression il est *impersonnel*. De toutes les musiques que vous introduisez dans le temple, les plus belles, les plus religieuses même, car il y en a, ce n'est pas moi qui le nierai, *n'expriment jamais que l'individu* : c'est Marcello, c'est Haendel, c'est Bach, c'est Haydn, c'est Mozart, c'est Beethoven, c'est Cherubini, un homme, un artiste habile mais isolé, qui, plus ou moins, se complaît dans son œuvre, qui se regarde, qui s'écoute. Le plain-chant a quelque chose qui s'impose, parce qu'il obéit au seul souffle du génie chrétien ; c'est le produit de l'esprit social du catholicisme. Ce n'est pas le génie de saint Ambroise, de saint Grégoire, de Robert le pieux, c'est le génie de l'Église ; c'est l'hymne permanent de l'Église qui se continue sans fin. Et cette mélodie, cette note romaine, qui frappe toutes les oreilles, a un écho dans tous les cœurs ; elle parle aux petits comme aux grands, aux pauvres et aux riches : *pusillis cum majoribus*.

Ce chant si beau est en même temps un rempart contre l'ostentation et la vanité si déplacées dans le lieu saint et auxquelles la musique donne occasion si souvent. On a dit quelque part

“ Plus le musicien se montre plus le chrétien disparaît. ”

C'est l'expérience de tous les jours.

“ Hier encore, nous écrit M. Dessus (1), le 25 mars dernier, aux

(1) Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs, que M. A. Dessus, de Paris, a bien voulu accepter une part de collaboration pour la suite du travail que nous avons commencé depuis un an bientôt dans la *Semaine Religieuse*. M. Dessus faisait partie du Congrès d'Arezzo. C'est une plume distinguée et le défenseur reconnu de la cause du chant liturgique en France.